

Code 5 – La solidarité d'apparat

Notre bobo est attiré intellectuellement par la misère qui règne dans un quartier, l'instabilité sociale, le monde ouvrier... mais pour les côtoyer de loin, ou s'en approcher juste le temps de la photo, d'une manif ou d'un livre. « *J'étais politiquement du côté des ouvriers, mais je détestais mon ancrage dans leur monde.* »¹ Il aime signer des pétitions, organiser des galas de solidarité, mais son engagement pour les pauvres n'impliquera pas le don entier de sa personne. S'il donne, il faut que ça concerne son surplus matériel, que ce soit sans danger. S'il aide, il faut que ce soit donnant-donnant, rentable, pour un équitable retour quantitatif, émotionnel ou iconographique. Le bobo se propose d'établir une « solidarité à moitié » : il croit par exemple aider le SDF en lui offrant des clopes (plutôt qu'en l'aidant à arrêter de se droguer), une conversation ou un toit (plutôt qu'en lui permettant vraiment de changer de vie et de rechercher la Vérité). Il ne propose pas de solutions pour s'en sortir.

Il est prêt à faire passer ses élans de possession et ses intérêts personnels pour « solidaires » et « collectifs ». En réalité, il se sert de la solidarité comme masque et prétexte à ses propres actes libertins ou déshumanisants. C'est le paradoxe du *charity business*. On peut penser par exemple au militantisme *LGBT*² qui derrière la lutte contre les « discriminations », impose concrètement un libertinage généralisé, un nouvel élitisme et une déshumanisation accélérée par un rejet de la différence des sexes. On peut penser aux prétentions humanitaires d'émissions de *télé-réalité* indécentes : par exemple *La Ferme Célébrités* ou *Le Bonheur est dans le pré*, où des stars éphémères s'esclaffent de rire de marcher dans la gadoue, jouent aux pauvres, tuent leur ennui en se mettant en scène dans des jeux graveleux, tout ça au bénéfice d'un chèque donné à une association caritative. On peut penser à la débauche de déguisements et de moyens matériels utilisés pendant les concerts des *Enfoirés* : les chanteurs sont-ils autant au service des pauvres que de leur image, en affichant un tel gaspillage inutile ? On a largement de quoi douter... On peut penser aussi aux fonctionnaires internationaux *WFP*³ qui vivent comme des princes dans leurs réserves dorées au bout du monde. Dans le boboïsme, c'est l'image de solidarité qui prime avant l'acte concret de solidarité, même si un peu d'argent voire de grandes sommes sont vraiment donnés : « *On fait les bons pour la vidéo.* » (cf. la chanson « Attention au départ » des *Enfoirés*)

Notre intellectuel bourgeois gauchiste (ou droitiste après tout : les extrêmes se rejoignent...) se met démagogiquement en scène en train de se laisser enseigner par des « gens de peu » : les pauvres, les personnes handicapées, le bas peuple, les ouvriers, la femme voilée, les enfants, les Noirs, les sans-logis, les jeunes des cités, les prisonniers, etc. Des gens que tout le monde prendrait pour des fous ou de haut mais que lui seul serait capable d'approcher et de comprendre (cf. le film « Brèves de comptoir » de Jean-Michel Ribes). Il trouve une certaine sécurité de conscience en allant se geler les miches sur les quais de Seine pour servir un thermos de café aux *Enfants de Don Quichotte*, ou bien en manifestant contre l'expulsion « inadmissible » des sans-papiers dans son pays... même s'il n'y connaît rien en matière d'immigration, en réalité.

¹ Didier Éribon, *Retour à Reims*, Éd. Flammarion, Paris, 2010, p. 73.

² *LGBT* : Lesbien Gay Bisexuel Transsexuel.

³ *WFP* : World Food Programme ou Programme alimentaire mondial de l'ONU, créé en 1963.

Le problème, c'est que notre bobo n'honore pas toutes les minorités – comme il le fait croire – mais uniquement celles qu'il a présélectionnées selon ses propres critères moralisants, à savoir les fameuses « minorités visibles » qu'on trouve dans beaucoup de partis politiques corrompus par l'image et la démagogie. Il veut sauver par exemple « les » homosexuels, les femmes célibataires ou mal mariées, les artistes et les Noirs... mais pas trop les hommes, les pères, les enfants, les Blancs, les Maghrébins et les cathos. Il aime les pauvres, mais pas non plus de trop près. Il s'indigne pour le sort de Léonarda et sa famille... mais pas de là à leur offrir l'espace de son jardin. Notre bobo aspire à aider les pauvres avec l'argent des autres, ou du moment que ça ne bouscule pas trop son petit confort (N'est-ce pas le propre du socialisme et du communisme, d'ailleurs ?). En plus, les pauvres lui offrent leur innocence et leur réputation de « gêneurs sociaux », et ainsi, notre bobo peut s'en retourner chez lui, tout content d'avoir trouvé un masque subversif à son habituel train de vie bourgeois. Il s'accapare l'identité de ceux qu'il prétend aider, sur le mode de la fusion et de l'humanisme auto-centré : « Touche pas à MON (lointain) pauvre : propriété privée ! » ; « Je suis celui que j'aide. » Je pense par exemple à Louis-George Tin, qui va concrètement aider des Ougandais à sortir de l'oppression « homophobe » qu'ils subissent/subiraient... pour finalement s'acheter une conscience et justifier ses propres intérêts sentimentaux et politiques *LGBT*.

Dans son approche des autres cultures, notre bobo est souvent en admiration devant les plus démunis et les regarde un peu comme on s'émeut devant une vitrine. Il est bouleversé par la famine du pauvre-du-bout-du-monde et s'en va sur un coup de tête construire pendant trois semaines un puits en Afrique. Il trouve l'ambiance là-bas « vraiment cool ». Il se noie dans cette culture étrangère, paye des bières à tout le monde. Et à son retour, il raconte à tous ses amis (en sirotant un pastis devant son barbecue) qu'il est très concerné par la cause des petits Africains, que tout ce qu'on peut penser est totalement étranger à ce que eux vivent et à ce que lui a vu. Il nous ressert toujours le même couplet : « Les Africains savent profiter de la vie, partager sans compter. » ; « On r'çoit tellement plus que c'qu'on donne. » ; « Ils ont carrément plus la pêche que nous qui avons tout et qui les maltraitons par nos politiques colonialistes abjectes. » Finalement il ne s'est pas laissé toucher tant que ça. Il nie les vrais problèmes des autochtones qu'il a visités, il feint l'acculturation (« Je me suis carrément africanisé : regardez, je mange avec les doigts, assis par terre sur mon carrelage ! »), il est content de son petit voyage et de ses jolies photos... mais au fond de lui, il vit un certain mépris pour ces personnes qu'il a aidées, et les personnes à qui il raconte ses exploits humanitaires.

Pour véritablement vivre l'échange culturel, il est nécessaire qu'il y ait deux cultures qui se confrontent. Et si on fuit sa propre culture, on se fond – et se perd, en quelque sorte – dans la culture de l'autre, tout en critiquant à fond la *Sécu*, les impôts et les antibiotiques... Avec notre bobo, on est dans l'adulation de l'autre et non dans l'Amour. Pour respecter vraiment son prochain, il faut savoir l'aimer ; et l'aimer c'est reconnaître les limites de ce qu'il vit, c'est garder un esprit critique et ouvert sur sa réalité à lui et sur sa propre réalité à soi. Mieux que ça : aimer l'autre, c'est savoir rendre à Dieu l'Amour qu'on Lui a donné et surtout qu'on a reçu de Lui. Sinon, on s'attribue une richesse qu'on ne peut pas porter tout seul, qui ne nous revient qu'à 20%, et qui pourrait peu à peu dans notre coffre intérieur si on la conserve entre notre pauvre et nous. À force de côtoyer des personnes travaillant dans les

milieux du « social » et du médical, mais qui le font dans un esprit athée et sans l'Espérance/gratuité chrétienne qui devrait aller avec (même si je ne doute pas de leur bonne volonté), je me rends compte que beaucoup d'entre elles finissent par devenir aigries, arrogantes, misanthropes, agressives, fatiguées. Et comment peut-il en être autrement ? La solidarité, sans l'horizon de la Résurrection et du don de ce que nous donnons/recevons à Dieu, nous engouffre forcément au bout d'un moment dans le désengagement, dans la désespérance, dans la révolte, dans le « À quoi bon ? » ou « Je suis le seul à aider et les autres restent les bras croisés !!! », dans un arrivisme épuisant qui charge nos épaules de toute la misère et de toute la beauté du monde. C'est le crash, l'amertume et l'orgueil assurés ! Je suis bon par mes propres moyens, je suis l'Amour quasiment tout seul, je m'en attribue la création et la distribution, et je finis par me décevoir de ne pas être Superman ou le Gandhi que j'imaginai. C'est intenable !

En 2004, à l'âge de 24 ans, j'avais encadré un « séjour théâtre » pour une trentaine de personnes handicapées mentales et physiques avec l'association *LCV Vacances*. En comparant l'attitude irresponsable et irrespectueuse de mes collègues-animateurs vis à vis des vacanciers, et celle – beaucoup plus douce et humoristique – des accompagnants d'une association catholique d'aide aux personnes handicapées telle que *l'Arche* de Jean Vanier, croyez-moi, il n'y a pas photo ! Comme je l'explique dans ma chanson « C'est bien gentil » (avec des paroles qui n'ont pas été comprises par tous...), l'humanisme sans Dieu, la solidarité athée du bobo, les bonnes actions désacralisées et ne reposant que sur des « valeurs », c'est bien gentil mais ça tourne en rond. Il manque cette gratuité, cette beauté et cet esprit d'obéissance que j'observe dans les associations catholiques (les premières associations historiques de la solidarité sociale, d'ailleurs).